FRC 17919.1C

Case
FRC
16425

MONSIEUR DE CRAC
DANS SON PETIT CASTEL,
OU
LES GASCONS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

PAR J.-F. COLLIN-HARLEVILLE.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, par les COMÉDIENS FRANÇAIS, le 4 Mars 1791, et remise depuis au Théâtre de la rue Feydeau.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue André-des-Arts, n°. 27.

L'AN SIXIEME.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

M. DE CRAC. *(le baron de)*

Mademoiselle DE CRAC, *sa fille.*

M. D'IRLAC, *sous le nom de* SAINT-BRICE, *fils de M. de Crac.*

M. FRANCHEVAL, *amant de Mademoiselle de Crac.*

M. VERDAC, *parasite.*

THOMAS, *laquais, jardinier et garde.*

JACK, *page de M. de Crac.*

Le Magister du Village.

Tout le village.

La scene est au château de Crac, assez près de la Garonne.

MONSIEUR DE CRAC
DANS SON PETIT CASTEL,
COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

SAINT-BRICE, *seul.*

OUI, des événemens j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice !
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme ; et c'était.... qui ? Crac, mon père, m'embrasse,
Sans me connaître encore : en son petit château,
Où j'allais, il m'emmène, et j'entre *incognito.*
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile ;
Le papa me retient : moi, je suis si facile !
Il est brave homme au fond, spirituel et gai ;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler.... que sait-on ?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu ; mais tranchons, l'air aisé, le ton ferme,
Du front, gardons sur-tout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant ;
S'il me parle d'un loup, je cite un élephant.
...... Peut-être est-ce manquer de respect au cher père ;
Mais le cœur paternel fera grace, j'espère :
Puis on pardonne tout aux jours de carnaval.
Ah ! bon, voici ma sœur : mais elle n'est pas mal.

SCENE II.

SAINT-BRICE, Mademoiselle DE CRAC.

SAINT-BRICE.

AH ! je vous vois d'abord. C'est un heureux présage.
Déjà levée ?

Mademoiselle DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh ! mais, c'est assez mon usage.
Ici, grace à l'empoi qué l'on fait de ses jours,
Plutôt on les commence, et plus il semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi : sur-tout en ces demeures,
Les jours coulent ; je crois, plus vîte que des heures.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah ! dé grace....

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instans si doux,
Je regrette le temps que je passe sans vous.

Mademoiselle DE CRAC.

Toujours à cé ton-là je mé trouve étrangère,
Bien qu'en cette maison par fois on exagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier au soir, un conte sans égal.

Mademoiselle DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein pourtant..... non pas que jé l'excuse;
Car moi, jé n'aime rien que la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi; pardon.... j'ai, cru, je me suis trop flatté,
Oui, voir entre nos goûts un peu de ressemblance.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur.... si j'ose ici dire cé qué j'en pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelque rapport.

SAINT-BRICE.

Eh bien, je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

Mademoiselle DE CRAC.

Oui vous mé rappellez le souvenir d'un frère,
Qué j'aimais tendrement, à qui j'étais bien chère,
Il séroit de votre âge.... Ah! régrets superflus!
Cé frère si chéri, probablement n'est plus;
Dès long-temps nous n'avons dé lui nulle nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il ?.... Que sait-on pourtant, mademoiselle?
Des frères qu'on crut morts..... recuscitent souvent.
Peut-être un jour.....

Mademoiselle DE CRAC.

Eh mais; si lé mien est vivant,
Il m'oublie; et cé coup n'est m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier? oh non! cela n'est pas possible.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez:
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

Mademoiselle DE CRAC.

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Un amant, dites-vous?

SAINT-BRICE.

Eh! oui..... vous rougissez!

Madmoiselle DE CRAC.

Qui? moi, monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous-même; et c'est en dire assez.

Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être.
Et j'aurais grand plaisir..... on vient c'est lui peut-être.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Bon ! je vais troubler votre entretien.
Je crains d'être importun.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur né craignez rien.

SAINT-BRICE.

Vous permettez ? je reste. (*à part.*) Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*

(*De loin à part.*)

QUEL contre-temps ! encore avec cet étranger !
(*haut.*)
Pardon, madémoiselle, on peut vous déranger.

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

Eh ! pourquoi donc, monsieur, cette cérémonie ?

FRANCHEVAL.

Jé né vous savais pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi...., l'on m'avait dit qu'avec votre papa,
Dès lé matin, monsieur chassoit.....

Mademoiselle DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh ! mais jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi je ne chasse guère :
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paraît : et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand je suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenais de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé dé cet excès dé zéle,
Mais dé votre discours fus-je seul lé sujet ?

SAINT-BRICE.

Vous êtes bien curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous discret.

Mademoiselle DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'apperçois Verdac, et je ne l'aime guère.
Vous permettez, messieurs ; jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui ;
(*Mademoiselle de Crac sort.*)

Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère.

FRANCHEVAL.

Au moins un mot dé grace.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir un seul instant ?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi j'entend. (*Il sort.*)

SCENE IV.

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on me fuit : la petite personne
Né m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupconne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la même aversion.
En flatteurs caressés cet Univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux comme lé monde.
Eve a péché pourquoi ? parce qu'on l'a flatta ;
Exemple qué dépuis mainte femme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouille les ames.
Qué d'hommes, en cé point; dé tout temps furent femmes !
Mon baron l'est sur-tout : or, c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison grace au ciel,
Dans le cœur du papa sé glisse à la sourdine ;
Il m'aime enfin ; et c'est chez le papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment pour un répas blesser la vérité ?

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté ?
Et qué m'en coûte-t-il ? un peu dé complaisance.
Jé n'ai pas avec lui bésoin dé médisance.
Il suffit dé lé croire : il hâble à chaque mot ;
C'est sa manie : hé donc jé sérois un grand sot
D'aller lé démentir sur une bagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse enfin nous permet-elle......

VERDAC.

Votre délicatesse est bien peu dé saison :
Quand on a bonne table, on a toujours raison ;
Aussi jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis ; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, et m'amuse *in petto* ;
Par-là jé m'établis dans son petit château,
Château qui n'est au fond qu'une gentil-hommière :

Mais quoi ? cé né seroit qu'une simple chaumière,
On y dîne, mon cher, on y soupe; il suffit;
Crac en a lé plaisir, et j'en ai le profit.

FRANCHEVAL. (*On entend un cor.*)

A merveille, monsieur; mais j'entends grand tapage;
Ah ! c'est notre chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage ? Oh, oui ! léquel est composé
D'un jardinier bonace en garde déguisé,
D'un page, pétit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée;
Jack est essensiel. En cé petit garçon,
On voit lé dindonnier, le page et l'échanson.
Il s'acquitte assez bien, sur-tout du dernier rôle.
Mais voici tout lé train, il n'est rien dé plus drôle,
(*On entend le cor de plus près.*)

SCENE V.

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK, *quatre petits garçons, paysans armés de bâtons.*

M. DE CRAC, *gravement.*

ENFANS, pétits laquais, qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, je paierai vos papas.
On né mé vit jamais prodigue dé louanges;
Mais ils ont rabattu comme dé petits anges.
(*Les petits garçons sortent.*)

SCENE VI.

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC
VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

BON jour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur le baron.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse ?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi, mais du reste
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste,

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet.

Jé n'en suis pas moins las, car j'ai couru, Dieu sait !
Moi, jé né chasse pas comme vos petits maîtres (*Il s'assied.*)
Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur lé baron.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor,

VERDAC.

Le compère déjà donne fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh ! je lé formerai. Songe bien à ma meute.

JACK.

A votre...... Monseigneur, jé n'ai pas vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne et le petit ?
J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites ce qu'on vous dit. (*Jack sort.*)

SCENE VII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

POURQUOI t'es-tu là-bas si long-temps fait attendre,
Thomas ? quel est le bruit qui sé faisait entendre ?

THOMAS.

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet ?

THOMAS.

Oui vraîment.

M. DE CRAC.

Ah ! si jé l'avois su.
Et dé qui donc ?

THOMAS.

De qui ? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC.

A cé point le jeune homme s'échappe,

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé,
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on né vit jamais brutalité pareille. (*Il fait mine de sotir.*)
Cadédis ! jé m'en vais lui parler à l'oreille (*Il revient.*)
Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots,

THOMAS.

Parce qu'il part demain.

VERDAC.

Eh ! mais à quel propos
Ce démêlé ? pourquoi ?

M. DE CRAC.

Pour une bagatelle
Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune homme prétend que jé tire chez lui.
Suis-je dans lé cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui ?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre ;
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte est moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis une certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur se souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chose s'est passée entre lé comte et moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette.
Mais jé vous l'ai méné, messieurs, jé lé répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous futes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi, toujours mé commettre avec un impudent !
Dieu m'en garde ! mais quoi, laissons céla, dé grace.
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.
J'avais tué lévreaux et perdreaux, dieu-merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout céla ; de bon compte ?

M. DE CRAC.

Eh ! quand tu récévais un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier ; ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue une pièce dé moins.

FRANCHEVAL.

Dé lièvres cependant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

Ecoutez : jé.... (*à Thomas.*) Que fais-tu là, toi ?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu comme moi.

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sort. *(Thomas sort.)*

SCENE VIII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner!

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain.
Mais vous en douterez, car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute.

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle.
J'allais tranquillement mon fusil sur l'épaule.
Zeste, une lièvre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh! rien n'est plus commun.
Il né m'arrive pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer jé m'apprête,
F r r r r . . . un perdreau s'envole au-dessus dé ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire ?

M. DE CRAC.

Un autre alors sé séroit contenté
Dé tirer l'un de deux.

VERDAC.

Oh! oui, j'aurais opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Hé bien, moi, qui suis un bon apôtre;
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l'autre.
L'un s'arrête tout court, l'autre, la tête en bas,
Descend.....

VERDAC.

Oh! jé les vois.

M. DE CRAC.

Mais vous né voyez pas.
Lé perdreau justement tomber dessus lé lièvre
Qui respirait encore.....,

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal.
Lé perdreau, sans mentir, sembloit être à cheval,
Et fût resté long-temps dans la même posture,
Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
Hé donc ! qu'en dites-vous ?

FRANCHEVAL.

Monsieur..... en vérité....

VERDAC.

Rien dé plus curieux, sur-tout dé mieux contés,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble.
Et jé prétends qu'un jour la broche les rassemble ;
Que dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'une telle union les yeux seront ravis.
Quel jour est-ce ?

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurais sans doute.
(*à Francheval.*)
Mais vous né dites rien, jeune homme.

FRANCHEVAL.

Moi j'écoute.
L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il vraiment ?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Je lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne ?

M. DE CRAC.

Il était temps. Déjà j'en avais fait fuir dix.
Et quand Saint-Brice vint, ils étoient encor six.

VERDAC.

La peste !

FRANCHEVAL.

On disoit trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre ;
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auraient été cent
Mais enfin jé perdais mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble !

SCENE IX.

LES MÊMES, SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

AVEC moi qué n'êtes-vous venu,
Monsieur !

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle.

M. DE CRAC.

Qui vous a dit céla !

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu ; tout au plus trois lévreaux,
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux ;
Au lieu que très-souvent j'en apporte cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontait une histoire piquante
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Ce fait est après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde;
Il éclate enfin, tombe.

VERDAC.

Où ?

SAINT-BRICE, *froidement.*

Dans mon bassinet,
Le fusil part et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL.

Cette aventure-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante ; et puis lé baron narre
Avec certaine grace, avec un goût, un tact.....
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Sur-tout je suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot. César, d'étonnante mémoire,
Dieu mé damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous ; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne cet hyver.

VERDAC.

D'avance j'y souscris

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures ?
Il m'en est arrivé dé bizarres partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerre sur-tout.

SAINT-BRICE.

Ah ! vous avez servi !

M. DE CRAC.

Sans doute ; un gentilhomme
Doit servir, et sur-tout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé château je vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très-jeune ; et jé puis bien vous dire
Qué jé savais me battre avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah ! je le crois.

M. DE CRAC.

Piqué dé son air de hauteur,
A dix ans jé mé bats contre mon précepteur ;
Jé lé tue.

VERDAC.

A dix ans ! Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi c'étoit un jour dé noce.
J'ai vu plus d'une guerre ; allez jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé n'ai pas couché dé toute une campagne ;
Trois fois dans un combat jé changeai dé chéval,
Et jé sauvai la vie à notre général.
Il est réconnaissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne ;
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul !

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place ?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en futes-vous, de grace ?

M. DE CRAC.

Ah ! jé brûlais d'en être : eh mais voyez un peu !
Moi qui traverserais un océan dé feu,
Jé crains l'eau...... non dé peur, mais elle m'incommode ;
J'ai manqué pour céla lé beau siége de Rhode.

SAINT-BRICE,

Hé bien, moi, j'en étais. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral :
Au combat dé Lépante, on comptait bien lé prendre ;
Mais il sé fit sauter plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis lé même saut ;
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même ;
J'allais tomber débout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipage, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cette transition, d'honneur, est admirable

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeuner est lé répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous diné dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici ; même à tous les répas !

M. DE CRAC.

Jé donne peu dé mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi ? Votre vin dé Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas ? Pour moi, je l'aurai cru.

M. DE CRAC.

Eh non ? mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué jé raille ?

SAINT-BRICE.

Eh mais...

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Je m'en doutais. (*haut.*) Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent

FRANCHEVAL.

C'est une cave, au fond, qu'une source pareille.

VERDAC.

Je conseille à monsieur dé la mettre en bouteille;
Qu'en dites-vous, baron ?

M. DE CRAC, *très-gravement.*

Que lé trait est fort gai.
Mais comme à dit quelqu'un, *rien dé beau qué lé vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeûner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

Ah ! jé vous aime (*aux autres.*) Allons.

SAINT-BRICE.

Oh ! j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Jé n'ai nul appétit ! ma foi.

VERDAC.

Jé mangérai pour trois. Adieu. (*Il sort.*)

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCENE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *toujours très-vivement*

PERMETTEZ qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cette maison dépuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant ; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il sé pourroit aussi qu'un autre fut sensible
Aux charmes dé Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourrait

FRANCHEVAL.

Si c'était vous, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Si c'était mon secret ?

FRANCHEVAL.

Est-ce vous ?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière

FRANCHEVAL.

La suite en est..... qué sais-je ? Encore plus cavalière.
Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrois fort mal.
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais, vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Céla peut-être.
Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais.....

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non ?

SAINT-BRICE.

Hé bien si je l'aimais ?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierais alors de quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est un autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi ? Déjà le prendre sur ce ton !
Vous offrez de vous battre, et vous êtes gascon ?

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoiqu'on dise du nôtre,
Un gascon s'il le faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et sur-tout la valeur ;
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison et rien n'est plus facile,
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile.
Au moins autant que vous ; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien rabattre.
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous battre.

SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis.
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper.

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas
Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais....

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh ! parlez donc plus bas;
Et feignons d'être amis, car j'apperçois Lucile.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

EN vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs, jé lé vois trop, vous avez quérellé.
Mon abord a fait treve à quelque démêlé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord sur une bagatelle.

Mademoiselle DE CRAC.

Votre sang-froid me cause une frayeur mortelle.
Ah ! né mé trompez pas. (*à Francheval.*) Jé gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh ! quand céla seroit, ma crainte est-elle vaine ?
Vous verrez qué céci n'en valoit pas la peine !

Mademoiselle DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier.....
Mais je suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi dé mes actions né suis-je pas maîtresse ?
Et quand pour moi monsieur auroit dé la tendresse,
Qué vous importe à vous ?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe ?

Mademoiselle DE CRAC.

Et quoi !
Né sauroit-on m'aimer sans être aimé dé moi ?

FRANCHEVAL.

Eh ! non, jé lé sais bien, j'éprouve lé contraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas ! qui mé fait peur.

Mademoiselle DE CRAC.
Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.
FRANCHEVAL.
Toujours une ame tendre est tant soit peu jalouse;
Et pour moi je craindrai jusqu'à ce qué j'épouse.
Mademoiselle DE CRAC.
Suis-jé forcée enfin, moi, de vous épouser?
Et n'ai-je pas éncor lé droit dé réfuser?
FRANCHEVAL.
Jé lé sais trop.
Mademoiselle DE CRAC.
J'admire aussi ma confiance;
Oui, monsieur, à l'instant sortez de ma présence.
FRANCHEVAL.
Soit.
Mademoiselle DE CRAC.
Né révenez pas sans ma permission.
FRANCHEVAL.
Non, certes.
Mademoiselle DE CRAC.
Et surtout dé la discrétion
Avec monsieur; jamais né lui cherchez quérelle.
FRANCHEVAL.
Vous mé poussez à bout aussi, mademoiselle.
Jamais on a tant vu de partialité,
Et votre affection est toute d'un côté.
Mademoiselle DE CRAC. *vivement.*
Eh! oui, sans doute, ingrat: mais sortez, jé l'exige.
FRANCHEVAL.
Quoi, vous né voulez pas qué jé....?
Mademoiselle DE CRAC.
Sortez, vous dis-je.
FRANCHEVAL.
A la bonne heure; mais....
Mademoiselle DE CRAC.
Que veut dire ce *mais*?
FRANCHEVAL.
On veut qué jé m'en aille: eh! bien....
Mademoiselle DE CRAC.
Quoi?
FRANCHEVAL.
Je m'en vais.
(*bas à Saint-Brice*)
Au revoir.
SAINT-BRICE.
A demain. (*Francheval sort.*)
(*à part.*) Si je n'étais le frère,
Le joli rôle ici que l'on me verrait faire!

SCENE XII.

Mademoiselle DE CRAC. SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE, *seul.*

IL est au désespoir.

Mademoiselle DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité....
Bien mal.

Mademoiselle DE CRAC.

Et lui, comment me traite-il moi-même?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime!
Mérite-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut, pour un amant, avoir de la pitié.

Mademoiselle DE CRAC.

Dans lé fond dé mon ame aussi jé lui pardonne,
Jé vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh! oui, car vous êtes si bonne!

Mademoiselle DE CRAC.

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous le promets.

Mademoiselle DE CRAC.

Et né soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête sans doute.
Mais dès démain, monsieur, poursuivez votre route;
La quérelle pourroit tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché. Mais quoi, je ne puis vous quitter.

Madmoiselle DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire;
Permettez qué du moins, monsieur, jé mé rétire.

SCENE XIII.

SAINT-BRICE, *seul.*

D'UN amour si naïf un tiers seroit jaloux;
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Prothée, il voudra m'échapper;
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCENE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

AMI, qué jé vous conte une chanson à boire,
Qué j'ai faite impromptu, comme vous pouvez croire.
Verdac qui l'entendoit, en rioit comme un fou.

(*Il Chante.*)

J'aime beaucoup les femmes blanches,
Mais j'aime encor mieux lé vin blanc;
Jé n'ai point vu dé femmes franches,
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe né m'est rien quand jé flûte,
Et dans cela comme dans tout,
Chacun a son goût;
Point dé dispute,
Chacun a son goût.

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais, je ne sais où;
Mais quelque part ailleurs je l'ai vu imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut; dé mes vers, oui, la France est semée.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom dé Collé.

M. DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'a volé
Dé mon absence il a profité lé compère.
Jé l'aimois fort au reste; il m'appelloit son père.
Mais depuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je enfin? les muses exilées
Dans quelque coin obscur, plaintives, désolées.....
Jé né puis y penser, sans répandre des pleurs.

SCENE XV.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du répas.*

JÉ viens, mon cher baron, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui? moi? j'étois à table.
Sandis! j'avois encore un appétit dé diable.
Jé né sais.... vous mangez si vîte, qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé temps de goûter chaque mêts,
Et tous assurement méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait....

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger que manger à demi

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC.

Quoi sitôt vous partez, mon ami ?

VERDAC.

Jé lé fais à régret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez pas : jé réviendrai souper. *(Il sort.)*

SCENE XVI.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste, jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes dieu sait ! tous deux sont mes vasseaux.
Vous voyez qué pourtant jé lés traite en égaux.
Mais quoi ! pour m'amuser : j'aime bien mieux descendre ;
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alexandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né vouloit qué dés rois :
Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paroît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et sur-tout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu qué Francheval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paroît empressé prés de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupire pour elle.
Ma fille né veut pas du tout se marier.

SAINT-BRICE.

Est-il posible ?

M. DE CRAC.

Eh ! oui, rien n'est plus singulier.
Lucile a réfusé vingt partis d'importance.
à l'oreille.
Lé fils du gouverneur. Là-dessus jé la tance,
Jé né puis davantage, et l'honneur me défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer, mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est quelle a tout, monsieur, elle est belle d'abord.
Elle a les plus beaux yeux!

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'elle mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison: elle a de vos traits.

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère étoit aussi d'une rare beauté.
Vous jugez si ma femme étoit de qualité!
Ses aïeux rémontoient aux comtes de Bigorre.
Dans cet essaim d'amans qu'elle avait fait éclorre,
Les Gaston, les De Foix, sur-tout les d'Armagnac,
(*Il s'attendrit.*)
Clotilde démêla le chévalier de Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il mé fallut les battre;
Et conquérir mon bien, comme fit Henri quatre.
Si j'avois un trésor, il m'avoit bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvoit trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non, vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contre le Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savoit l'apprécier; et lé grand Frédéric,
En fait d'opinion valoit tout un public.
Il admiroit mon fils, j'en ai plus d'une marque;
Et j'ai, sans vanité, reçu dé cé monarque
Des lettres.... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivoit un jour: « Votre cher fils sera
» Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pense qué l'on peu croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, depuis peu, l'on vient de confier
Un beau, mais en revanche, un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE.

Ah! (*à part.*)
Le papa ment bien: il faut que je riposte.
(*haut.*)
On le nomme?

M. DE CRAC.
Son nom dé famille est dé Crac:
Mais dans toute l'Europe on lé nomme d'Irlac.

SAINT-BRICE.
Ah ! c'est mon ami.

M. DE CRAC.
Quoi ?

SAINT-BRICE.
Ma surprise est extrême.
D'Irlac; votre fils ?

M. DE CRAC.
Oui.

SAINT-BRICE.
C'est un autre moi-même ;
J'en faisois très-grand cas. Jeune encore, il servoit
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.
Dans vos....

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre.*
Par-tout il me suivoit.

M. DE CRAC, *remarque cela.*
Il se pourroit !

SAINT-BRICE.
Hélas ! pauvre d'Irlac ! sans doute
Vous savez..... pour servir voilà ce qu'il en coûte !

M. DE CRAC.
Quoi ?

SAINT-BRICE.
Vous l'ignorez ?

M. DE CRAC.
Oui.

SAINT-BRICE, *en très-grand secret.*
Contre son colonel
Il vient derniérement de se battre en duel.

M. DE CRAC.
Jé réconnois les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé ?

SAINT-BRICE.
Non, monsieur, au contraire
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.
Hélas ! j'en suis fâché.
Et mon fils ?

SAINT-BRICE.
Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.
Quoi ? mon fils sé cacher ! pour mon nom quelle tache !
C'est la première fois, sandis ! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.
On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel !

SAINT-BRICE.

On lui fait son procés.
Vous savez la rigueur des lois

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne.....

M. DE CRAC.

A quoi ?

SAINT-BRICE.

Mais..... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah ! malheureux enfant !

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du geolier.

M. DE CRAC.

Hai, lé gaillard doit être un joli cavalier.
Hé bien ?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah ! je respiré.

SAINT-BRICE.

Oui, mais on court à leur poursuite.
Ils étoient à cheval comme les fils Hémon.

M. DE CRAC.

O ciel ! on les poursuit ! et les attrape-t-on ?

SAINT-BRICE.

La fille étoit en croupe, et sans peine on l'attrappe ;
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M, DE CRAC.

Il sé sauvé ?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe dé cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah ! je meurs ; et laquelle ?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-même je chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu de nouvelle de lui ?

Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.

(Il appelle.)

Thomas ! Thomas ! fut-il accident plus funeste !

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCENE XVII.

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

MES lettres ?

THOMAS.

Eh ! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres ; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC

Mais jé né conçois pas cé contre-tems bizare.
Il faut assurément qué le courrier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas à Thomas.*

Veux-tu te contenir !
Le maraud !

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peut plus tenir ;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé ; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment ?

THOMAS.

Eh oui, morbleu, prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays. Je ne suis point gascon.
Grace au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là jamais on ne dit une nouvelle fausse ;
Et jamais *oui* pour *non.*

M. DE CRAC.

Hé bien, retournes-y,
Jé té dois ?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drôle, les voici,

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme,

M. DE CRAC.

Voyez un peu ! sur moi jé n'ai pas cette somme.
Jé pourrais dé cé pas l'aller chercher l'à haut.
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
Prêtez-moi dix écus. *(à Saint-Brice)*

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise.
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise.
Je n'ai que dix-huits francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les-moi ;
J'ai le reste. *(Il reçoit les dix-huit francs.)*
(à Thomas en le payant.)
Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Garde qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne.
Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, sur-tout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCENE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
(Saint-Brice le retient.)

INSOLENT ! pour jamais fuyez dé mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Une fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais, il ne m'en reste aucun ;
Mécontent dé mes gens, et n'en retenant qu'un,
L'un dé ces jours passés, j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi, neuf ?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte.
Enfin à cet éclat jé m'étois décidé.
Thomas étoit fidèle, et jé l'avois gardé.
Céci me contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paroît superbe.

M. DE CRAC.

Ah ! vraiment jé lé crois !
Deux mille arpens dé terre et lé double de bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie ?

M. DE CRAC.

D'où releve, entre nous, mainte châtellenie.
J'ai bien les plus beaux droits ! -- Un autre assurément
S'en targueroit, mais moi, j'en use rarément.

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais mon cher, s'il faut qué jé lé dise,
Lé plus beau dé mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls : JE VINS JE VIS et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et sur-tout bien acquis.
Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire ;
Mais il est sûr. *PAUL CRAC*, surnommé *BARBE NOIRE*
(Il montre son portrait.)
Dans lé château soutint un siége dé deux mois
Contre Jules César.... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon !

M. DE CRAC.

Il né se rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on se l'imagine,
Et lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec l'aquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée ? Il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC

Vous croyez, jé pourrois mé tromper par hasard :
Jé soumets en tout cas mes lumières aux vôtres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah ?

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit ; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.
(Il feint de se reprendre.) *(à mi-voix.)*
Qu'ai-je dit ?

M. DE CRAC.

Plaît-il ?

SAINT-BRICE.

(à mi-voix.)
Rien. Que je suis indiscret ?

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, me cacher un secret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout-à-l'heure encor, vous avez par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé de votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi! j'ai dit?

M. DE CRAC.

Oui, voyez! vous en êtes fâché!
Màis il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché.
Et puis d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine.
J'entrevois.... Oui, votre air et votre haute mine.
Tout m'annonce.....

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Hé donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-tems j'ai su vous réconnoître.

SAINT-BRICE.

Moi?

M. DE CRAC.

Vous-même.

SAINT-BRICE.

Hé bien.... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis
Je ne saurois vous dire encore qui je suis,
L'honneur, pour quelque tems me condamne au silence;
Pardon, avec regret, je me fais violence,
Pous serez bien surpris, tantôt, en vérité.
Je vais prendre un peu l'air. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

M. DE CRAC, *seul.*

Jé m'en étois douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelque grand prince.
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en secret jé lé crois amoureux.
S'il pouvoit l'épouser qué jé serois heureux!
J'ai toujours éludé les amans de Lucile.
Marier une fille est chose difficile,
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu s'il est prince, épouseroit sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare.

Car j'aime ma Lucile, et né suis point barbare.
Jak !.... Elle aime jé crois, monsieur Francheval,
Mais il ne tiendra pas contre un pareil rival.
Jack !....

SCENE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

MONSIEUR lé baron !

M. DE CRAC.

Eh ! venez donc, du zèle.

JACK.

Mais jè suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à mademoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais.... monsieur lé baron.....

M. DE CRAC.

Hé bien, qu'est-ce ?

JACK.

C'est qué..... C'est qué.....

M. DE CRAC, *imitant.*

C'est qué....

JACK.

Pardon,
Mademoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire ?

JACK.

Mais.

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle ?

JACK.

Elle est fort en colere.
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui ?

JACK.

Monsieur Franckeval.

M. DE CRAC.

Il séroit ?

JACK.

A ses pieds, prêt à se trouver mal.
Il demande pardon.

M. DE CRAC.

Comment....

JACK.

Mademoiselle
Lui disoit qu'il n'avoit nulle estime pour elle ;

Et monsieur Francheval disoit qu'il l'adoroit,
Qu'il l'aimeroit toujours. Dame c'est qu'il pleuroit ?
Il mé faisoit pitié vraiment !....

M. DE CRAC.

Hé bien, ensuite ?

JACK.

Vous m'avez appellé, jé suis venu bien vite.

M. DE CRAC.

Retourne vite ; Jack.

JACK.

Où faut-il aller ?

M. DE CRAC.

Va dire à Francheval qué jé veut lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah ! jé m'en vais lé traiter Dieu sait comme !
Non, j'aime mieux parler à la fille qu'à l'homme.
Francheval est bouillant, et l'on connoît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.

Eh ! mais.....

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

JACK.

Mais, monsieur Francheval....

M. DE CRAC.

Hé ! bien ?

JACK.

Il revient lui-même.

M. DE CRAC.

Quoi ? jé suis étonné de cette audace extrême.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur lé baron ? Vous semblez....
Jé né sais.... on diroit vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémi. Lé pauvre enfant ! jé tremble ?
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse-nous ensemble.

(Jack sort.)

SCENE XXI.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyais bien loin, et je l'eusse aimé mieux.
(haut.)
Quoi, monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais ?

FRANCHEVAL.

Eh ! oui, monsieur ; jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire une chose,

J'adore votre fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez ?

FRANCHEVAL.

Sans doute et pourquoi pas ?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez !
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile....
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile ?

FRANCHEVAL.

Moi monsieur, point du tout.

M. DE CRAC.

Vous mé manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi ? Mais au surplus, je suis homme d'honneur.
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh ! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous en cé jour,
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour ?

FRANCHEVAL.

Eh ! mais vous lé savez. C'est parce qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-même,
Permis de l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé de dessein.
Dé ma fille, à présent, n'attendez plus la main.
Quelqu'un.... qui vous vaut bien, va devenir mon gendre.
Ainsi....

FRANCHEVAL.

Croirai-je bien cé qué jé viens d'entendre ?
Un autre !.... Pourriez-vous à cé point mé jouer ?

M. DE CRAC.

La demande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise.
Vous mé la rétirez, c'est une trahison :
Et vous me permettrez d'en démander raison.

M. DE CRAC.

A moi ?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent mon beau-père ;
Et voudrez bien vous battre avec moi, je l'espère ;
Vous hésitez !

M. DE CRAC.

J'hésite, et suis dé bonne-foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur ?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, Francheval, jé plains votre jeunesse extrême,
Et j'ai quelque regret.... Dans lé fond je vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, *à part.*

Bon. Saint-Brice paroît.

(haut.)
Oui, oui, nous nous battrons, à l'instant, s'il vous plaît.
(plus haut.)
Jack, descends mon épée.

SCENE XXII.

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte ?

M. DE CRAC.

Mé battre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille, un valet a trouvé !

SAINT-BRICE.

Monsieur votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme ?
(à Francheval.)
Et vous, cher Francheval, que par-tout on renomme,
(bas.)
Quoi c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez ?
(haut.)
Contre le père enfin de ce que vous aimez ?
(déclamant.)
Songez que l'offenseur et pére de Chimene.

FRANCHEVAL.

Ah ! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.
(à M. de Crac.)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

Dé tout mon cœur : moi-même, aprés tout, j'avois tort.
Cé combat inégal pouvoit mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurois-je pu choisir ;

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, que Lucile vous coûte
Quelque combat au moins, car vous êtes sans doute

Cé rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être bien. Mes droits
Sur son cœur, valent bien les vôtres, je les crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur ?

M. DE CRAC, *bas à Saint-Brice.*

Mon prince, si c'est vous, j'y consens de bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même ; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Jé n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas à Saint-Brice.*

Il eût toujours fallu que nous nous battissions.

SAINT-BRICE.

Sans doute. *(à M. de Crac.)*
S'il me tue, il doit avoir la pomme.
(bas à M. de Crac.)
Je suis, en me battant sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Lé gaillard sé bat bien ; puis l'amour rend adroit.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Il se bat bien. Tant mieux ; moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, comme doit être un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.
(haut.)
Hé bien donc, jé consens qué Lucile aujourd'hui,
Épouse lé vainqueur, qué cé soit vous ou lui.
J'en séroit lé témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, comme quand on voit un naufrage du port.

SAINT-BRICE.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée
Avec laquelle un jour César tua Pompée ?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier. *(Il sort.)*

SCENE XXIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

ÇA, mon cher, il est tems de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile je suis, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel !

SAINT-BRICE.

D'honneur ! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les momens sont chers, reconnoissons la carte.
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.
(Il leve l'épée de Francheval en l'air.)
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous, vous me verrez charmé.
Mais ne me tuez pas, car ce seroit dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Jé vois, aimable ami,
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut.

SCENE XXIV.

LES MÊMES M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

LA voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais, vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y moilà.
(Il se battent.)

M. DE CRAC.

Ma fille ! ô ciel !

FRANCHEVAL., *tout en se battant.*

Monsieur, de grace, écartez-là.

SCENE XXV.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

CIEL, qué vois-je, mon père ?

M. DE CRAC.

Eloignez-vous Lucile ;
Sortez.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé cas d'être docile.
(Elle court aux combattans.)

Cruel, séparez-vous, ou tuez-moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieux d'eux !

Mademoiselle DE CRAC.

Je me meurs.

(Elle s'évanouit.)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vive tendresse !

(Saint-Brice se laissant désarmer.)

Cher Crac, pensez monsieur : jé volé à ma maîtresse.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous vous vantiez si fort ; et vous voilà battu !

SAINT-BRICE,

Pour la premiére fois.

Mademoiselle DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Francheval, vis-tu !

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer.. qué sais-je !

Pour être ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je ?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté !

Mademoiselle DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai ?

M. DE CRAC.

Ma fille j'en conviens.

(à part.)

Bon jé trouve un délai.

(haut.)

Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie !

M. DE CRAC.

Mon fils ; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi !

M. DE CRAC.

Dé lui, jé reçois une lettre à l'instant.
Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.
Mais sa jambe va bien, il a bonne espérance,
Et nous lé verrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

FRANCHEVAL.

Ah !...

M. DE CRAC. *(Il fein de lire, mais se tient à l'écart.)*

« Sur-tout, cher papa (m'écrit-il) n'allez pas
» Vous hâter d'établir ma sœur dans la province ;
» Jé l'ai presque promise au fils d'un très-grand prince. »
On sent qu'un tel hymen et sur-tout qu'un tel fils

Mérite quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avois fait la gageure,
Et j'espérois gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin (et c'est mon coup de maître)
Vous le faites écrire et je le fais paroître.

M. DE CRAC.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère.

M. DE CRAC.

Hé quoi ?

SAINT-BRICE, *un peut gasconnant.*

Vous né dévinez pas, cher papa, que c'est moi !

Mademoiselle DE CRAC.

Ciel ! mon frère !

M. DE CRAC.

Mon fils ? Il s'est cassé la jambe,
Dis-tu ?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers.*

Jé lé croyois, il rédevient ingambe.
Quoi, vous n'avez pas eu quelques pressentimens ?
Comment ! depuis au moins dix heures que je mens,
(*gasconnant encore.*)
Vous n'avez pas connu votre sang, mon cher père ?

M. DE CRAC.

Lé coquin ! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère !

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse ?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur ! Elle est de notre avis !

Mademoiselle DE CRAC.

Ou vous êtes du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous êtes pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Lé plus hardi hableur !

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même ; que sait-on ?
Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance,
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé tems ici dé mé fâcher vraiment !
Je suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

VOILA mon fils.

VERDAC.

(à part.)

O ciel ! surcroit dé bonne chère ?

(haut.)

Est-il vrai ? Qué pour moi cette nouvelle est chère !
C'est-là monsieur d'Irlac ?

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De...

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si regretté !
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous revoie ?

M. DE CRAC.

Par vos ravissemens jugez donc dé ma joie.

VERDAC.

Oh oui, quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer lé veau gras ?
Dieu sait ? si j'aime, moi, les repas de famille :

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Francheval.

VERDAC.

(à part.)

Bon ! encor nouveau festin.

(haut.)

Né mé trompez-vous pas ?

M. DE CRAC.

Non, rien n'est plus certain.

VERDAC, *à Francheval.*

Ah ! mon cher Francheval, quel bonheur est lé vôtre !

(à part.)

Ces deux repas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union, je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons-en causer à soupé.

SCENE XXVII.

LES MÊME, JACK.

JACK, *accourant.*

MONSIEUR lé baron ! ...

M. DE CRAC.

Quoi ?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais, qué mé veut-il ?

JACK.

Vous rendre son hommage.

On vient dé toute part pour voir monsieur d'Irlac.

(à Saint-Brice.)

Veut-il bien agréer l'humble salut de Jack ?

SAINT-BRICE, *lui donnant une pétite tape.*

Bon jour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnête ;

Mon bonheur fut toujours une publique fête.

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, LE MAGISTER, *à la tête du village.*

LE MAGISTER, *chante.*

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits de M. d'Irlac.
Et qu'étoit la chétive Itaque,
Auprès du beau château de Crac ?
Ah ! si l'on aime sa patrie,
Fût-on Iroquois ou Lapon ;
Combien doit-elle être chérie,
Dé celui qui naquit Gascon !

M. DE CRAC.

Magister ! vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Le village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père mé céde, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci git
» Mon fils, mon maître en l'art suprême,
» Où d'exceller nous nous piquons.
» Qui me batti enfin moi-même,
» Moi qui battois tous les gascons.

Mademoiselle DE CRAC, *à Franckeval.*

J'admire une telle victoire,
Mais né vas point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire :
Né viens pas même mé flatter.
Qué l'amant par fois exagère ;
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins j'espère,
L'époux né sera point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége :
J'en tirerois peu dé profit.

A quel propos té flatterois-je !
Puisqué la vérité suffit ?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom.
On peut être Gascon et brave,
On peut être franc et Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval !
Si l'on étoit toujours à table,
On né feroit jamais dé mal,
Moi, jé né suis point ridicule ;
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangérois sans nul scrupule
Chez lé Grand-Turc, foi dé Gascon.

JACK, *commence à chanter.*

Donner déjà du cor en maître....

M. DE CRAC.

Eh quoi lé pétit Jack sé donne la licence ! . . .

SAINT-BRICE, *bas.*

Ah ! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

JACK.

Donner déjà du cor en maître,
Verser à boire à Monsieur Verdac ;
Mener encor les dindons paître,
Tel est le triple emploi de Jack.
Més dignité ne sont pas minces.
Jé suis pétit, mais qué sait-on ?
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là-bas une fête
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas ma reponse est prête ;
Jé dirai qué j'ai réussi.
Mon sort seroit digne d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, une fois dans ma vie.
J'aurois dit vrai, quoique Gascon.

DIVERTISSEMENT

FIN.